Bulletin littéraire

Autor(en): **Kohler, Xavier**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **35 (1884)**

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BULLETIN LITTÉRAIRE

Bulletin du Musée historique de Mulhouse. — IXe année, 1884. Mulhouse, 1884. — Un cahier (9me) in-8o avec portrait.

Le *Bulletin*, dont nous avons reçu la 9me livraison, est publié par les soins de la commission du *Musée historique* de Mulhouse, et il doit son existence à l'initiative de M. Engel-Dolfuss. C'était en 1873, la guerre avait passé sur l'Alsace, en y portant des fruits amers ; elle avait eu pour conséquences, entre autres, de désorganiser la *Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace*, des plus florissantes alors, plusieurs membres s'étant retirés de cette association, qui n'était plus *française*. Les études historiques de la province devaient forcément en souffrir, et de ce nombre, Mulhouse. Pour obvier au mal, quant à cette ville du moins, la *Société industrielle* adopta la proposition de M. Engel-Dolfuss, consistant à charger le *Musée historique* de publier un *Bulletin* annuel, ouvert à des documents et travaux relatifs à l'ancienne république alliée des Suisses. Ainsi fut fait, et le succès couronna cette œuvre patriotique. La commission du *Musée* se compose de dix-neuf membres ; ses souscripteurs dépassent 450 ; elle comptait, à la fin de 1884, neuf sociétés correspondantes et treize membres correspondants, dont quatre de la Suisse.

Le 9me *Bulletin* renferme deux travaux. Sous ce titre : *Un industriel alsacien, la vie de M. Engel-Dolfuss*, par le savant historien, M. X. Mossmann, et la troisième partie des *Mémoires d'un voyage fait en Alsace 1674-1681*.

La biographie de M. *Engel-Dolfuss*, ornée de son portrait d'après Wencker, est celle d'un philanthrope, d'un savant, d'un ami des lettres et des arts. Toute sa vie, et elle fut de plus d'un demi siècle (1818-1883), fut mise au service de sa ville natale. Aucune amélioration importante, dans n'importe quel domaine, à laquelle il n'ait pris part, et dont le plus souvent on ne lui doive l'initiative. Non seulement il perfectionna l'industrie, mais il s'occupa du sort des ouvriers ; dans ce but, il établit une école de dessin, mais il songea à leur bien-être, développa chez eux le goût de l'épargne, fonda des caisses d'assurance sur la vie, etc. L'annexion de l'Alsace apportait un grand trouble dans les affaires commerciales ; il songea à en atténuer les effets par des tarifs douaniers en rapport avec les intérêts économiques du pays ; fit dans ce but plusieurs voyages à Berlin, et eut la satisfaction de

voir ses efforts couronnés de succès. Un musée de peinture devait contribuer au profit de l'industrie des toiles par la contemplation des chefs-d'œuvre des maîtres, qui donnerait aux élèves le goût des belles choses; il y travailla activement. ne ménageant ni son temps ni son argent. C'est à M. Engel-Dolfuss enfin que l'on est redevable de cette magnifique publication : le *Cartulaire* de Mulhouse, dont plusieurs volumes ont déjà paru, et dont les autres verront le jour successivement, car, par les soins du Mécène alsacien, toutes les précautions sont prises à cet effet. Une autre condition de succès pour cet ouvrage, c'est qu'il est confié aux soins d'un savant de premier ordre, M. Mossmann, le plus à même de conduire à bonne fin cette laborieuse entreprise. Les relations fréquentes, depuis nombre d'années, de l'archiviste de la ville de Colmar avec M. Engel, l'ont mis à même de le connaître à fond et de fournir sur la vie de cet homme de bien maints détails, maintes circonstances propres à mettre en relief cette sympathique figure. Nous voudrions connaître plus particulièrement M. Engel-Dolfuss, mais la biographie forme un tissu tellement serré qu'elle se prête difficilement à une division quelconque, et nous préférons renvoyer le lecteur à l'ouvrage même, car nous pensons que cette œuvre ne restera pas enfouie dans le *Bulletin du Musée de Mulhouse,* mais paraîtra en volnme. Il y va de l'honneur de l'Alsace.

Cependant, nous ne pouvons résister au plaisir de mettre sous les yeux du lecteur quelques lignes de M Engel-Dolfuss ; elles datent de 1866 et montrent combien était variée la cnlture de son esprit :

« La république de Mulhouse n'a sans doute pas joué un grand rôle dans l'histoire ; mais, à la suivre dans sa transformation, que de contrastes en si peu d'années de distance !

» Voici un petit Etat de 8 à 10,000 âmes, omnipotent dans son administration intérieure, qui édicte des lois, qui contracte des alliances avec ses voisins, qui traite de la guerre et de la paix.

» Ses citoyens sont agriculteurs ou viticulteurs, médecins ou juristes, tanneurs, maroquiniers ou fabricants de draps, patrons, artistes de toutes professions. Ce n'est pas tout.

» A côté de l'exercice de la profession, il y a les nombreux devoirs du citoyen. Il faut pourvoir à l'administration et à la justice, aux relations extérieures et aux finances, ou bien encore prendre subitement les armes pour figurer dans les rangs des Suisses à Pavie et à Marignan.

» Vient 1795, et la France délivre notre ville, en l'abritant dans son sein, de tant de soucis et d'agitations.

» Son activité se reporte tout entière sur l'industrie ; son existence se concentre complètement sur le filage, le tissage et l'impression du

coton ; ses produits réputés se répandent dans le monde entier ; *mais de quel poids pèsera-t-elle désormais dans la balance de ses destinées politiques* ?

» En rappelant combien nos pères ont, pendant tant de siècles, déployé de fermeté et de prudence, d'inébranlable énergie au milieu des graves dangers qui ont souvent menacé leur indépendance, j'ai voulu surtout faire valoir leur indépendance, j'ai voulu surtout faire valoir leurs titres à un témoignage tardif de reconnaissance filiale, et répéter que c'était là la véritable signification donnée par notre comité d'histoire et de statistique à la création d'un musée historique. » (p. 46).

Que penser de ce croquis de Mulhouse? M. Mossmann n'a-t-il pas raison de dire : « Evidemment, quoiqu'il en dise, M. Engel-Dolfuss n'était pas un novice : l'histoire n'était pas lettre close pour un esprit qui en avait une vue si élevée, qui en saisissait si bien la philosophie... » Aussi, quand M. Mossmann eut entrepris son travail, qu'il en eut communiqué les matériaux, avec quel intérêt ne les lit-il pas. Est-ce un industriel ou un historien qui a écrit ces lignes, le 18 septembre 1869 ?

« Vous ne sauriez croire avec quel plaisir j'ai lu hier votre dernier lot de documents ; je ne l'ai pas quitté que je ne l'eusse entièrement lu, ou analysé, bien entendu. Ce n'est pas de la grande peinture d'histoire, mais le meilleur tableau de genre rendrait moins bien que ces sommaires l'aspect, le caractère. les mœurs, les soucis, la physionomie de ce pauvre Mulhouse aux abois. C'est, sans que vous le sachiez ou que vous vous en doutiez, du Walter Scott qui vient au bout de votre plume ; en tout cas, l'effet produit est le même ; les types ressortent avec un si haut relief qu'on ne les oublie pas ; il n'y manque que ce que les archives ne donnent guère : les mobiles qui peuvent avoir leur source dans le sentiment plutôt que dans les intérêts ; le romancier ajoute les causes à son point de vue, qui n'est pas toujours si imaginaire, si loin de la vérité qu'on serait tenté de le croire. » (p. 48).

Cette plume est la même qui écrivit, en 1871, ces pages charmantes sur l'art et le goût français comparé à l'art germanique :

« Cet invisible, *ce je ne sais quoi qui nous plaît tant dans les choses*, — c'est le mot de Proudhon que M. Engel s'approprie, — on le voit s'imposer partout. C'est lui qui fraie le chemin aux tissus de Mulhouse, à Londres, à Berlin, à St-Pétersbourg, et qui renvoie aux Américains, chargés de droits et de frais énormes, leurs cotons soyeux, tissés et imprimés chez nous.

» D'où vient-il, cet invisible ? Quelle est son origine ? N'est-il pas

une partie ininitésimale de ce génie qui naît, s'épanouit, disparaît et renaît à travers les âges, et dont les foyers s'appellent tour à tour Athènes, Florence ou Rome ? Avec ses trésors d'art, ses admirables collections, avec sa réunion d'artistes et son industrie de luxe, Paris n'est-il pas le dépositaire des traditions de la Renaissance française, de la Renaissance italienne et, si l'on veut remonter plus haut, de l'art antique ?

» Quelle est la ville qui oserait avec tant de droits revendiquer une si noble filiation ? Il en est certainement d'aussi riches en chefs-d'œuvre et qui possèdent de beaux monuments ; mais, sauf les exceptions bien connues, où sont les grands artistes et surtout — car c'est là ce qui nous touche de plus près — les interprètes qui savent faire passer dans le bronze, dans la céramique, les émaux, l'orfèvrerie, la bijouterie ou la tapisserie, dans tout ce qu'ils touchent, en un mot, la grâce et le goût exquis qui fait loi et qui fleurit aussi peu sur les bords de la Sprée que sur les rives de la Tamise.

» Que Paris reste donc pour nos dessinateurs le foyer où ils peuvent stimuler leur imagination et chercher le secret d'une élégance que l'habileté de nos chimistes saura mettre en valeur. » (p. 78).

M. Engel-Dolfuss mourut à Paris le 16 septembre 1883. Ses dernières préoccupations étant d'assurer un bien-être aux invalides du travail, c'était le couronnement de ses créations au profit de la classe ouvrière. Cependant la mort le surprit avant qu'il ait pu réaliser son œuvre. Sa famille y pourvut. Ses dépouilles n'étaient pas encore déposées dans la tombe que Mme Engel, se souvenant des recommandations du mourant, s'entendit avec M. Gustave Dolfuss et avec ses fils, les deux autres associés-gérants de la maison, MM. F. Engel-Gros et Alfred Engel, pour consacrer une somme de 400,000 francs à la fondation d'une caisse de retraite pour les employés.

M. Mosmann termine sa notice par les lignes suivantes, qui sont le plus bel éloge de l'industriel alsacien : « Le mérite et la vraie grandeur de M. Engel-Dolfuss c'est aussi d'avoir contribué pour une si large part au progrès des institutions ouvrières de Mulhouse, d'en avoir dégagé l'esprit, d'en avoir saisi la signification et la portée, et d'en avoir conclu, à l'encontre des vieilles doctrines économiques, que le seul salaire ne tient pas le patron quitte envers ses ouvriers, que ce n'est là que le pain de chaque jour, qu'il y a un au-delà auquel il doit pourvoir. Ce principe fera son chemin, on n'en peut douter, et dès aujourd'hui le grand industriel qui a contribué à éclairer sur ce point la conscience de ses contemporains mérite d'être compté parmi les bienfaiteurs de l'humanité. » (p. 182).

C'est encore à M. Engel-Dolfuss qu'on est redevable de la publication des *Mémoires d'un voyage fait en Alsace 1674-1681*, dont le *Bulletin* nous donne cette année la 3e partie (p. 145-192) accompagnée d'une *Vue d'Altkirch* à cette époque, dessinée par l'auteur de ce charmant ouvrage, le 1er juin 1675. Rien d'amusant, de vif, de piquant, comme le récit de ce Parisien, qui séjourna à deux reprises pendant un temps assez long, en Alsace, où il était attaché à la gabelle. Il décrit successivement la province, ses principales localités, les évènements auxquels il a été mêlé; le tout avec la plus grande franchise, visant à l'impartialité, à la vérité, et pétillant d'esprit, ainsi qu'il convient à un Français de Paris. Ce fascicule roule en entier sur le *Sundgau* et la ville d'*Altkirch*, les mœurs, usages, coutumes du pays. Une noce, à laquelle il fut invité, lui fournit l'occasion de narrer, *de visu*, toutes les phases d'un mariage sundgovien, à partir de la cavalcade qui accompagnait les époux à l'église, jusqu'à la fin du banquet, qui couronnait la cérémonie. Partant de là, le spirituel conteur prend l'un après l'autre tous les détails de la vie sundgovienne, cuisine, habitation, costumes, etc. On croit vivre deux siècles en arrière. Maint usage était en pleine vigueur dans notre enfance, tel autre subsiste encore de nos jours. Alors déjà le mets qu'on affectionnait le plus dans le Sundgau était la *choucroute* « qui n'était pas précisément le régal du voyageur, toutefois, elle fit défaut au repas de noce du greffier d'Altkirch. »

« Ce fut une chose extraordinaire qu'on ne servit point de *Saurkrout* parmi ces différents mets ; ce sont des choux confits durant trois ou quatre mois dans le vinaigre, le sel et la graine de genèvre, qu'on fait cuire ensuite avec quelques morceaux de lard jaune. Les Allemans sont si friands de ce gargotage là, qu'ils ne croyent pas avoir été régalés, si la *saurkrout* y manque. Nous en avons eu une bonne preuve dans une ville de ce païs, où le duc Mazarin ayant un jour invité à sa table le bourguemestre et quelques conseillers du lieu ; ils en revinrent fort mal satisfaits, disant qu'ils mouraient de faim et de soif. En effet, ils ne burent point de ce repas, parce qu'on ne leur porta aucune santé ; ils n'avaient guère mangé non plus, à cause qu'on ne servit point de ces choux aigres qui font leurs délices, (p. 174). »

Si le duc de Mazarin avait mieux connu les usages du pays, il aurait observé la loi du *Wilkom* et porté la santé de ses hôtes dans un grand vaisseau en métal précieux orné de ses armoiries et contenant « trois chopines de Paris. » Souvent le vase avait la figure de l'animal faisant partie des armoiries ; témoin « ce gr nd coq en vermeil, »

qu'un prince vidait ou feignait de vider en l'honneur du nouveau venu et que celui-ci devait absorber à son tour. Parfois mal en advenait à l'étranger qui ne savait pas boire comme un allemand, témoin ce P. d'Ensisheim, martyr des bienséances : « la plupart n'en parlent qu'en le raillant de son peu de courage et comme d'un homme *qui s'est laissé mourir, faute de savoir-vivre.* » Chez les bourgeois, les coupes étaient d'argent et dorées à l'intérieur.

Les maisons d'Altkirch étaient la plupart peintes à l'extérieur. « Les logis de distinction ont presque toujours leur escalier de pierre dans une tourelle hors d'œuvre ; mais dans les maisons du commun on trouve sous la porte un escalier de bois, par où l'on monte au poële, qui est une salle boisée tout autour, haut et bas, et percée de grandes fenêtres, qui souvent règnent tout le long d'un des côtés, et qui sont en quelques endroits diversifiées par des balcons en saillie et tout vitrés, d'où l'on peut voir, sans être vu, tout ce qui se passe dans la rue ; non pas cependant à travers toutes les vitres, car les panneaux ne sont qu'un assemblage de verre appelé *sibles*, de 4 à 5 pouces de diamètre, dont les veines circulaires empêchent de discerner les objets ; c'est pourquoi, au milieu de chaque panneau, une pièce d'autre verre uni, pour la nécessité de regarder dehors. La plupart de ces grands vitrages sont ornés de peinture, ce qui rend ces poëles fort gais en tout tems, mais en hiver surtout. Ce sont des paradis pour les Allemans, parce qu'il y a un grand fourneau de fonte ou de terre vernie, que l'on chauffe par le moien d'une ouverture qui est dans le mur répondant à la ceinture, de sorte qu'on ne voit point le feu, quoiqu'on en sente la chaleur jusques dans les endroits de la chambre les plus éloignés du fourneau et comme d'ordinaire il est orné de bas-reliefs à la manière des contre-cœurs de la cheminée et couronné de feuillages et embellissements par le haut, cela passe d'abord dans l'esprit d'un étranger qui n'en a jamais vu, pour une armoire à la mode du païs. C'est le jugement que j'en fis à Montbéliard, où je vis pour la première fois un de ces fourneaux (p. 188-189). »

Nous continuerions volontiers l'énumération des meubles du poële, si l'espace nous le permettait ; tout est vivant, pris sur le fait. Mais il est temps de finir cette recension déjà par trop longue. Le lecteur conviendra que le récit est fort amusant et que M. Engel a rendu un vrai service aux amis de l'histoire, en faisant paraître ces *Mémoires*, la meilleure description de l'Alsace que nous connaissions jusqu'à cette heure. Quel est l'auteur de ce piquant travail ? Nous espérons le découvrir, mais il est probable qu'auparavant M. Mossmann aura deviné l'énigme et nous en donnera l'explication, ce qui complètera au mieux le dernier fascicule de l'ouvrage. X. K.

Bulletin de la Société philomatique vosgienne. — *IXe année*, 1883-1884. — Saint-Dié, 1884, 1 vol. in-8°.

—

Nous suivons toujours avec un intérêt soutenu les travaux de la société florissante, qui a son siège à Saint-Dié. Les volumes se succèdent, sans rien perdre de leur valeur ; l'histoire, la littérature, la science y trouvent toujours leur compte. C'est plaisir à se voir en si bonne compagnie. Consacrons quelques lignes au dernier volume paru.

Il s'ouvre par une piquante étude sur l'*Abbaye de Remiremont et Catherine de Lorraine*, par M. *P. de Bourelle*. La célèbre abbaye était connue au loin et l'Evêché de Bâle lui-même lui fournit des chanoinesses. Dans notre enfance, nous en avons souvent entendu parler, et l'une des dernières dames de cette maison, Mme Eléonore de Billieux née d'Andlau, figure parmi nos illustrations les plus pures. Singulière abbaye toutefois, à en juger par l'appréciation impartiale de l'abbé Mathieu, que cite l'auteur à la fin de son travail : « Répudier toutes » les gênes de la vie religieuse pour n'en garder que les avantages » matériels ; en réduire les devoirs au célibat temporel et à la célé- » bration de l'office divin ; se débarrasser de la clôture, des trois » vœux, de l'habit monastique et de la vie commune ; transformer les » cellules en autant de maisons de plaisance disposées autour du cloî- » tre ; interdire avec un soin jaloux l'accès de ces riantes demeures à » toutes les roturières ; faire des biens de l'Eglise le patrimoine d'une » caste, et d'un couvent de bénédictines, un séminaire de filles à ma- » rier ; enfin, recouvrir cette décadence d'un magnifique appareil de » puissance, de culte extérieur et de charité, telle est l'œuvre qu'ac- » complirent en Lorraine les religieuses des grandes abbayes de » Remiremont, d'Epinal, de Poussay at de Bouxières-aux-Dames, plus » de cinq siècles avant la Révolution et qu'elles maintinrent jusqu'en » 1790. » L'*Almanach royal* de 1788 nous donne le chiffre du revenu de ces diverses abbayes. Madame de Messey, abbesse de Bouxières-aux-Dames, depuis 1773, touchait 3,500 livres ; à Epinal, Madame le Bascle d'Argenteuil, nommée en 1785, 12,000 livres ; Poussay valait à la titulaire (vacante alors) 8,000 livres ; à Remiremont enfin, la princesse Louise de Condé, abbesse depuis 1786, percevait 30,000 liv.

Revenons au travail de M. *de Bourelle*.— Avant de décrire la vie de *Catherine de Lorraine*, il esquisse à grands traits l'histoire de *Remiremont*. Dans le chapitre Ier : *Période bénédictine* (du VIIIe au XIIIe siècle) nous assistons à la fondation du couvent en 620 ; on y suivait dans le principe la règle *Colombane*, à laquelle un pontife de Rome substitua celle de St-Benoit vers la fin du XIe siècle. L'abbesse *Gisèle III*, profi-

tant habilement des circonstances, en pleine guerre du Sacerdoce et de l'Empire, obtint de l'empereur Henri V une charte en vertu de laquelle son abbaye relèverait directement de l'Empire, et du pape Urbain II une bulle (1088) qui autorisait le monastère à relever directement du St-Siège : position assurant l'indépendance de l'abbaye, tant du duc de Lorraine que de l'évêque de Toul. Le second chapitre intitulé : *Succession illégitime. — Chapitre noble* (XIVe au XVIe siècle), s'ouvre par l'élévation de l'abbesse *Félicité-Laure*, au rang de *princesse d'Empire*, diplôme obtenu de Rodolphe de Habsbourg en 1290. — Nous passons ensuite à l'*abbesse Catherine de Lorraine et ses projets de réforme* (1613-1624). Fille de Charles III, duc de Lorraine, Catherine naquit le 3 novembre 1573. Dès son enfance elle se distingua par sa piété. Nommée, à son insu, coadjutrice de l'abbesse de Remiremont, en 1608, la résiliation de la titulaire l'appela à revêtir cette dignité en 1611 ; elle avait 38 ans. Tous ses soins se portèrent à la réformation de son couvent, mais elle fut entravée par la majorité des conventuelles, qui parvinrent à circonvenir les évêques et légats du pape. Elle songea alors à fonder un couvent à Nancy. Le chapitre IV traite des *armées françaises en Lorraine* (1625-1648). Catherine, éprouvée si vivement, ne sentit pas défaillir son patriotisme. Elle revint à Remiremont quand le danger menaçait cette ville. En 1638, assiégée par Turenne, cette place se défendit bravement et le sixième jour le général leva le siège. L'âme de la résistance avait été l'abbesse. L'ennemi avait ouvert une brêche large de 20 pas : la garnison était trop peu nombreuse pour la réparer ; les femmes de la place ayant refusé d'y travailler, la supérieure de l'abbaye s'y rendit elle-même avec toutes ses dames. Elle n'eut pas plutôt mis la main à l'œuvre, qu'à ce spectacle toutes les femmes et les filles de la ville s'empressèrent, dit don Calmet, d'apporter de la terre, des fagots et jusqu'aux bois et aux matelas de leurs lits, afin de boucher l'ouverture de la muraille. Une seconde brêche fut aussi vite réparée. Une quarantaine de soldats ayant pénétré dans la place par un égoût, « furent faits prisonniers et conduits en triomphe devant la supérieure. » Cette noble femme mourut à Paris, le 7 mars 1648, elle approchait de sa 76e année.

Nous devons à regret abréger notre compte rendu. *Un grand sabba au Moutier-des-Fées* est une ballade en patois lorrain (*de la haute-Moselotte*) composée dans le siècle passé, et qui intéressera les amateurs des légendes locales tout aussi bien que les philologues. L'histoire est encore représentée par des travaux curieux de MM. Save, Dr Fournier, Dinago et L. Benoit. Ce dernier nous donne la biographie de *Bébé, le nain du roi Stanislas* (1741-1766). — Notons en outre quelques travaux scientifiques de MM. Bardy, Messier et Xav. Thiriat,

qui sont en même temps pratiques : L'*empoisonnement par les champignons* et le *Catalogue des végétaux employés dans la médecine et les usages domestiques dans la partie montagneuse des Vosges, anterieuremeni à 1850.* Nous voudrions donner une idée de ce dernier travail de M. X. Thiriat, que nous désirerions voir fait pour notre pays. C'est la plante, envisagée sous tous ses aspects : la science, la médecine domestiqne, la légende y trouvent également leur compte. Voyez plutôt par ces exemples :

« Polygonées. — *Rubex acetosa.* L. — Oseille, *Olhotte, Alhâte.* — Les feuilles employées à faire des soupes aux herbes. On les emploie aussi en place de savon, pour décrasser les mains, et enlever les taches sur le linge, procédé économique, dont l'effet est produit par l'oxalate de potasse que cette plante contient. Les enfants, les bûcherons. mâchent les feuilles d'oseille dans la soif, à cause de leur saveur acidulée. Différentes espèces d'oseille, qui croissent spontanément, ont été utilisées comme alimentaires, surtout dans les années de disette. »

« Labiées. — *Salvia officinalis.* L. — Sauge officinale. *Sauge, Sarge.* — Excitant, antispasmodique, autrefois beaucoup en usage. Les feuilles, infusées dans du vin, étaient employées comme fortifiantes, appliquées sur les membres dont les muscles étaient affaiblis. Les ménagères mettaient de la sauge sur le cuvier pendant le lessivage, pour parfumer le linge. »

« Synanthérées. — *Hieracium pilosella.* L. — Epervière piloselle. — On assure, et ce sont des personnes dignes de foi, que la décoction de cette plante est excellente pour guérir la fièvre intermittente, les fièvres des colonies. Nous avons connu une simple femme de la campagne qui guérissait ces fièvres au moyen d'une plante qu'elle récoltait et préparait elle-même, de manière à la rendre méconnaissable, en la divisant en petits morceaux. Lui ayant demandé un jour quelle était la plante dont elle faisait usage dans ses cures étonnantes, elle m'a raconté la légende qui suit : « Quand Adam fut chassé du Paradis terrestre, il attrapa bientôt chaud et froid, et un jour qu'il grelottait la fièvre, l'ange Gabriel lui apparut et lui montra une plante qui, prise en tisane, le guérirait sûrement, lui et sa postérité. Toutefois, il recommanda à Adam de ne faire connaître cette plante qu'au plus intelligent de ses enfants ; et ainsi, d'âge en âge, à un enfant de chaque famille. L'ange promit qu'aucun savant, ni aucun « alboris » (herboriste) ne connaîtrait jamais le nom ni les vertus de cette plante, en dehors de sa lignée instruite, conformément à la recommandation faite par Dieu et transmise par lui, son ange et son envoyé. C'est ainsi que de génération en génération, le secret se trans-

mettait dans la descendance d'Adam, la vieille Agathe l'avait reçu de son père et comptait bien le laisser à un de ses enfants. » Comme je n'étais pour elle qu'un étranger, je n'obtins plus d'autres renseignements. Ayant su, par hasard, que la plante légendaire était la piloselle, je le dis un jour à la bonne femme : « Voilà la plante qui guérit la fièvre, elle se nomme la piloselle ! Il faut que vous soyez sorcier pour avoir cette connaissance, car le bon Dieu a dit que jamais aucun savant ni aucun *alboris* ne le connaîtrait. » Elle est restée toute stupéfaite et toute songeuse. »

Le volume se termine par les procès-verbaux des séances du comité, de mars 1883 à février 1884, au nombre de huit, renfermant encore quelques notices, et celui de l'assemblée générale du 24 février 1884. La liste des membres constate que l'association est toujours plus florissante, et, chose plus réjouissante, le progrès de l'établissement des bibliothèques scolaires dans l'arrondissement de Saint-Dié ; en effet, sur les six cantons dont il se compose, elles ne sont pas moins de 59 abonnées au *Bulletin de la Société philomatique vosgienne.* X. K.

Bulletin de la Société belfortaine d'émulation.— *VI*e *année.* 1883-84 Belfort 1883, brochure in-8° de 122 pages.

—

La Société belfortaine d'émulation n'en est qu'à sa 6e année d'existence, et cependant elle a déjà bien mérité des amis de la vie intellectuelle chez nos voisins de France. Elle est dirigée par un comité d'administration de 16 membres, et compte déjà 362 sociétaires. Le rapport de M. Parisot, président, à l'assemblée générale du 29 avril 1883, témoigne de son activité et des accroissements assez importants qu'ont reçus, grâce à son initiative, tant le Musée que la Bibliothèque de Belfort. Sa situation financière est de même assez satisfaisante. En 1883, les dépenses se sont élevées à 3,212 fr. 90 et les recettes à 2,922 fr., soit une différence de 290 fr. 80, qui se couvrira sans peine par le montant des nouvelles adhésions : il y en a eu 29 cette année.

Le 6e Bulletin renferme une notice biographique sur *J.-J. Dietrich,* premier président et fondateur de la Société (né en 1820 † 10 juin 1881). Alsacien de vieille roche, magistrat distingué, cet investigateur infatigable avait quitté Colmar en 1871, pour s'établir sur terre française, à Belfort, où il mit au service de sa ville d'adoption, son dévouement absolu et sa dévorante activité. M. Ruhlmann a bien rendu en quelques pages sa physionomie avenante : « Avant tout, c'était un homme de bien, l'esclave de ses devoirs, un esprit large,

libéral, conciliant, sympathique, un caractère généreux, un ami à toute épreuve. — La plus esquise modestie relevait encore ces qualités... » Les travaux de J.-J. Dietrich lui assurent en Alsace un souvenir durable.

Mais l'œuvre capitale de ce *Bulletin* (p. 9-101) est dû à la plume de M. Poly, archéologue à Breuches (Hte-Saône) et nous offre un intérêt particulier ; ce sont des *Etudes topographiques et militaires sur le premier livre des Commentaires de César*. Ce travail comprend trois parties : « Dans la première, dit l'auteur, nous nous occuperons de la Gaule avant l'arrivée de César. Nous ferons tous nos efforts pour présenter d'une manière claire les événements de cette époque. Nous parlerons de la guerre des Eduens et des Séquanais, qui a amené l'intervention d'Arioviste et des Germains dans les affaires intérieures des Gaulois. Nous nous attacherons ensuite tout spécialement à *traiter la question si obscure de la position de l'autique Magétobrie, que nous pensons avoir déterminée* » (p. 14 à 15).

La seconde partie traite de la guerre de César contre les Helvètes, « qui forme le prologue de sa campagne contre Arioviste. »

Enfin, dans la troisième, qui paraîtra dans le fascicule suivant, M. Poly exposera, dans tous ses détails, la campagne célèbre des deux illustres champions, César et Arioviste. Ce sera la partie la plus laborieuse, mais aussi la plus intéressante de ce travail (p. 16).

On sait que plusieurs auteurs ont prétendu que Porrentruy était l'ancienne Amagétobrie, et qu'un plus grand nombre, surtout parmi les modernes (Trouillat, Vautrey, Quiquerez), ont fait de l'Ajoie le champ de bataille où fut défait le chef des Germains. Les amis de l'histoire du Jura liront donc avec plaisir cette étude, surtout quand la troisième partie aura vu le jour. Avant d'avoir vu ce travail dans son ensemble, il faut suspendre tout jugement.

Quant à l'emplacement de *Magétobrie*, que M. Poly *pense avoir déterminé* dors et déjà, quel est-il ? L'auteur va nous répondre : « Il n'existe dans cette région qu'un seul *point stratégique* qui puisse réunir toutes les conditions dites par César, c'est *Belfort* » (p. 46). — Si nous passons à l'étymologie celtique de *Magétobrie*, nous aurons soit « le *grand mont*, la *grande colline*, dénomination qui s'accorde encore très bien avec la configuration de l'assiette de Belfort » (p. 51), soit « le *grand marais*, dénomination qui s'applique encore parfaitement à Belfort » (p. 52). Enfin la légende d'*Ervette* ou d'*Evette*, qui nous raconte les combats d'*Ernest*, duc de Belfort, n'est qu'une tradition des exploits d'*Arioviste*, dont la langue populaire a fait de même d'*Arminius*, *Herman*, *Ehrenvest*. (p. 55) M. Poly ajoute : « Tous les auteurs du Moyen-Age, et entre autres notre vieux chroniqueur

Gullot, donnent le nom de Hernest au roi des Germains » (p. 55). Le grand chef aurait laissé son nom au village d'*Evette*. — Voilà, en peu de mots, les raisons invoquées en faveur de la version qui veut que *Belfort* soit l'antique *Magétobrie* ; si M. Poly ne parvient pas à faire triompher son opinion, du moins ce ne sera pas sa faute. X. K.

Le Comte de la Suze et la Seigneurie de Belfort (1636-1654), par *Henri Bardy*. — St-Dié, 1884, br. in-8° de 40 pages.

Ce mémoire, extrait du *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, a pour notre pays un intérêt particulier, ce nom du comte de la Suze, revenant fréquemment dans nos annales durant la guerre de trente ans. *Louis de Champagne, comte de la Suze*, remplaça en juin 1635 le marquis de *Bourbon*, comme gouverneur de *Montbéliard* et *Porrentruy*, jusqu'à sa mort, en septembre 1636. Moins de trois mois auparavant il s'était emparé de *Belfort*. — Son fils *Gaspard, comte de la Suze*, hérita du gouvernement de *Belfort* et de *Delle*, dont il fut dépouillé en février 1654 seulement. C'est le récit de son administration durant ces vingt ans que nous donne un vétéran des études historiques, M. Bardy. Belfortain d'origine, il traite ce sujet avec une affection particulière et en connaissance de cause. Chemin faisant, il nous entretient de la belle et galante *comtesse de la Suze*, née de Châtillon et petite fille de Coligny, mariée en 1645 et séparée en 1653, moyennant verser à son époux 25,000 écus. La comtesse habita plusieurs années Belfort, où son souvenir s'est conservé encore de nos jours : on sait qu'elle excellait dans la poésie et appartenait au monde des *Précieuses*. Quant à *Gaspard de Champagne*, il eut le tort, lors de la Fronde, d'épouser le parti du prince de Condé. Le roi envoya une armée sous les ordres du maréchal de la *Ferté-Genneterre* pour réduire cette place. Bien que n'ayant que 500 hommes de garnison, le *comte de la Suze* fit bonne résistance. La brèche fut ouverte à la Noël de 1653 et Gaspard ne capitula qu'à la fin de février 1654, ayant vainement attendu du secours de M. le Prince. Une médaille fut frappée en l'honneur de la prise de Belfort. L'entêtement du *comte de la Suze* lui coûta cher : un arrêt du Conseil d'Etat du 28 janvier 1654 lui avait enlevé tous ses droits sur les seigneuries de Belfort et de Delle, en vain fit-il dans la suite de nombreuses et actives démarches pour les recouvrer ; elles restèrent toujours infructueuses. X. K.

Revue franc-comtoise. — Lettres, sciences et arts. — Rédacteur en chef, *Henri Bouchot*. 1885, Dôle, Vernier-Arcelin, éditeur, in-8°.

—

Nus avons reçu ce printemps un numéro de ce journal. Nous l'avons ouvert avec empressement — comme toute publication qui nous vient de nos excellents voisins — et nous sommes tombé sur ce travail : *Auguste Quiquerez, Histoire du Jura bernois. — Rapport fait à la Société d'Emulation du Doubs, dans sa séance du 24 février 1884, par M. Edouard Besson*. Le rapport débute ainsi :

« La Société jurassienne d'Emulation nous a récemment adressé un travail posthume de son doyen, M. le Docteur Quiquerez, mort aujourd'hui depuis plus de deux ans, mais dont le souvenir n'est pas prêt de s'éteindre chez nos voisins de Suisse, et en particulier dans toute la région du Jura bernois. C'est en effet à cette région qu'il consacra non seulement toute son activité d'homme public, mais l'ensemble de ses travaux littéraires et scientifiques si nombreux et d'ordres si divers qu'ils formeraient à eux seuls une bibliothèque. Travaux à coup sûr de valeur inégale, et parmi lesquels il est nécessaire de faire un triage, mais qui n'en indiquent pas moins chez leur auteur un esprit puissant, original, et surtout d'une extraordinaire fécondité » (p. 122).

Après ce préambule, M. Besson résume en quatre pages l'histoire de l'*annexion* du Jura au canton de Berne, et celle de la *révolution de 1831* (122-125), et termine en ces termes sa bienveillante et substantielle notice : Il connaissait merveilleusement l'histoire antérieure de l'Evêché de Bâle, qu'il avait lui-même racontée dans une série de monographies que nous n'avons eu qu'à résumer au début de cette notice. Aussi ne peut-on rien reprocher à son dernier travail au point de vue de l'exactitude du récit, de l'abondance et de la précision des éléments qui lui servent de base. Nous n'en dirons pas autant du style, qui trahit par bien des impropriétés de langage son origine étrangère. Mais nous serions malvenus à ne pas louer une œuvre qui respire dans toutes ses parties la passion de la liberté et l'amour de la France et de ses institutions, que M. Quiquerez confondait avec l'amour de sa propre patrie. C'est en effet comme patriote et comme patriote libéral qu'il aimait notre pays dont il aurait voulu rester le citoyen. Dans sa longue existence, aujourd'hui terminée, et vouée en son entier aux travaux les plus divers et les plus étendus, ce sont les sentiments qu'il cherche à répandre et à fortifier autour de lui. Pour cela seulement, nous devrions prendre une grande part aux regrets que la perte de ce

savant modeste et infatigable a excités, de l'autre côté du Mont-Jura, chez les amis sincères de la science désintéressée » (p. 125).

Remercions vivement, au nom de la Société jurassienne d'émulation, M. Besson de ce bon souvenir accordé à cet homme supérieur dont nous éprouvons encore cruellement la perte, car il a laissé dans nos rangs un vide qui de longtemps ne sera comblé.

Puisque nous avons cité la *Revue franc-comtoise*, nous devons rendre compte des articles que renferme en outre le nº du 20 mars 1885. — Une *lettre japonaise*, écrite par « *Meschima-Loha*, capitaine dans l'artillerie japonaise, venu en France pour son plaisir, » véritable lettre *persane* où sont décrites les mœurs de Besançon, il y a quelques années ; *Rosa ta rose*, nouvelle humoristique, par *H. Bouchot ; Esquisses et croquis*, par *Henri Lebastien*, où il est parlé successivement des poésies patriotiques de Charles Colas, de l'*Allemagne de M. de Bismarck*, par M. Amédée Pigeon, et de *Olivier Maugant*, de V. Cherbuliez ; l'*Almanach des vrais sans-culottes pour l'an III*, catalogue de diverses brochures et placards publiés en Franche-Comté à l'époque révolutionnaire ; *Chronique*, par M. *Géorges Renaud ;* choses de théâtre, Besançon il y a quinze ans. Viennent ensuite le compte-rendu de la *Société d'émulation du Jura*, séance du 24 février ; une note sur l'*Association franc-comtoise ;* les GAUDES, dont le 42e dîner a eu lieu le 5 mars dernier... c'est le cas de chanter : *Gaudeamus igitur ;* l'*Escrime*, par M. O.-E. Monin, importance de cet exercice au point de vue médical. Enfin *Petite chronique* : Concert Ratez, avec une charmante chanson, *Ruse d amour*, de cet artiste bisontin.

Nous lisons sur la couverture la liste des Sociétés savantes de la *Franche-Comté*. On en compte 10 dans le département du *Doubs*, 6 dans le *Jura*, une dans la *Haute-Saône* et une dans le *Territoire de Belfort*.

Voilà le bilan de ce recueil ; en lui souhaitant la bienvenue, nous formons les vœux les plus sincères pour le succès de l'excellente *Revue franc-comtoise*, qu'elle mérite à tous égards. X. K.